

l'un sur l'autre les deux milieux par lesquels passe la ligne pointillée. Cette préparation est nécessaire pour que le fronçage soit bien régulier.

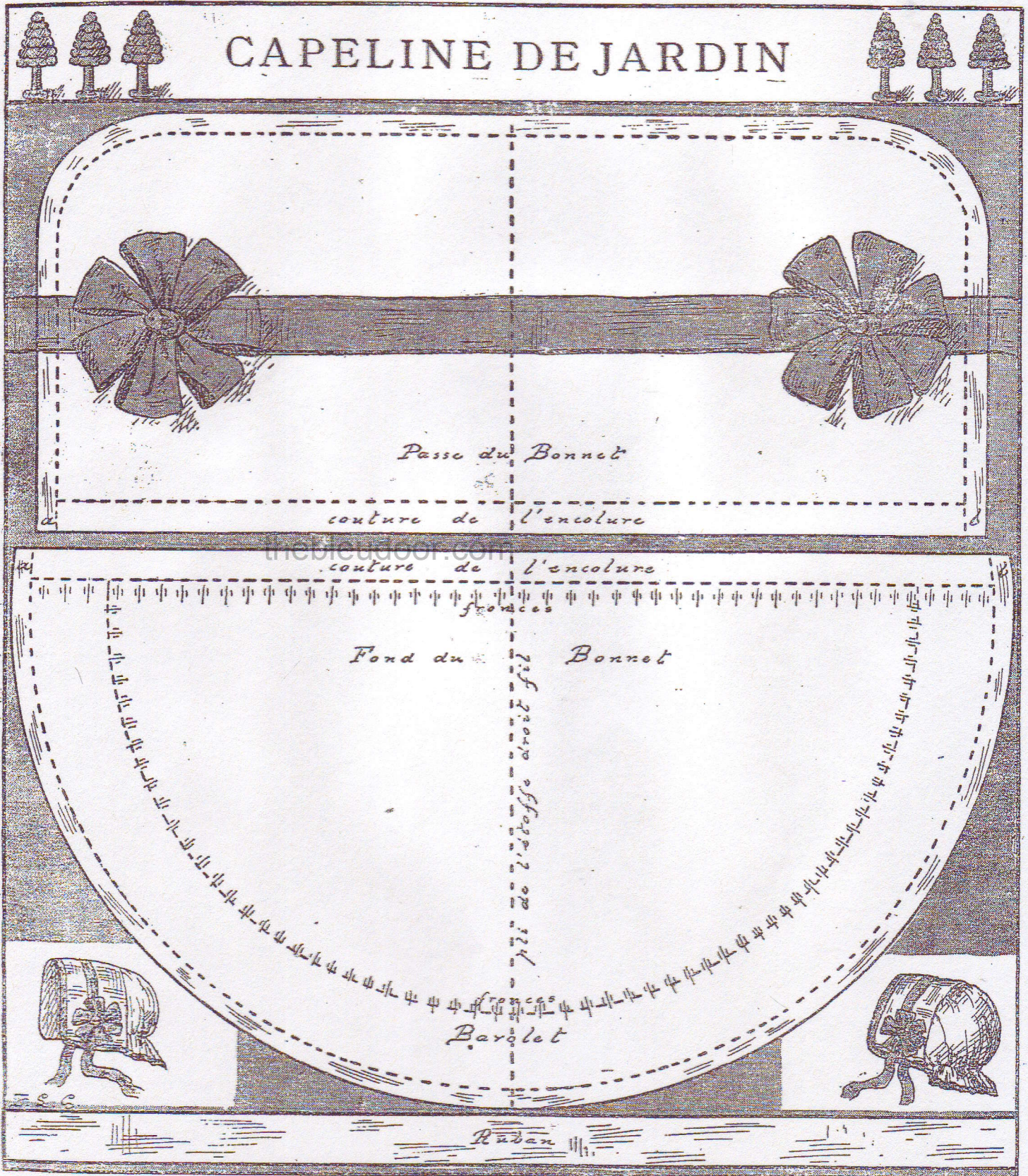
Froncez alors le fond de manière à le ramener à l'ampleur de la passe et faites cette couture dite d'encolure sur le dessin.

Bordez alors d'un ruban à cheval tout le tour de la capeline, puis froncez en suivant la ligne circulaire composée de

La capeline est terminée.

Nota : la ligne pointillée qui partage le dessin en deux en passant par la passe et le fond, indique le droit-fil du tissu. Il faut bien faire attention à ce détail car, s'il n'était pas observé, la coupe de la capeline en serait changée.

TANTE JACQUELINE.



orage, s'occupait décidément de nous. Nous commençons à compter à ses yeux.

Hubert et Marite furent là comme nous enlevions le couvert. Ils nous aidèrent aux derniers préparatifs et, à une heure précise, nous quittions la maison.

Tante Louisa vint presque sur le perron voir le départ de la petite caravane. Son blanc visage semblait un peu adouci et ce fut d'une voix moins glacée qu'elle nous dit, comme dernier adieu :

— Soyez bien sages.

Je descendis le perron la dernière, et je fus la seule à répondre d'une voix joyeuse :

— Soyez tranquille, ma tante, nous serons bien sages.

Je fus donc aussi la seule à voir le blanc visage se colorer d'une rougeur furtive. Tante Louisa chancelait comme sous le coup d'une émotion fugitive.

— Mon Dieu ! dis-je, inquiète, qu'avez-vous donc, ma tante ?

Elle se ressaisissait déjà. Mais sa main, tremblante encore, effleura mes cheveux d'une caresse hésitante, d'un geste oublié depuis longtemps, sans doute. Telle qu'elle était, cette caresse me fut douce. Depuis le départ de maman, j'en étais privée. D'un air heureux, je dis doucement :

— Tante Louisa, je vous promets que nous serons tout à fait sages !

Cette fois, un vague sourire éclaira les traits pâles de ma tante et j'entendis, oui, j'entendis comme un murmure qui disait :

— Amusez-vous bien.

Puis tante Louisa disparut.

Je restais pétrifiée de surprise sur la dernière marche du perron. Comment !

Tante Louisa quittait ses nuages, elle s'humanisait jusqu'à nous dire de nous amuser ! Que signifiait tout cela ?

La voix d'Hubert vint m'arracher à ma méditation.

— Viens donc, criait le Merle ; tu vas nous mettre en retard.

Je le rejoignis d'un bond et la gaieté générale me fit oublier l'incident. La journée s'annonçait bien : il faisait un temps splendide, mais excessivement chaud. Mais nous étions bien abrités

par d'immenses chapeaux de paille et notre vêtement, réduit aux plus légers costumes de toile, ne nous gênait guère. Nous marchions à l'abri des vieux arbres qui bordent la route et nous chantions joyeusement.

Au bout d'un moment, le bel ordre de la troupe fut abandonné et deux groupes se formèrent : à l'avant marchaient les aînés ; à l'arrière-garde, Marite et Mimi s'attardaient en longs bavardages sur les dernières aventures de leurs poupées ; Riton, comme un homme, marchait à côté d'Hubert, allongeant ses petites jambes pour se maintenir à la hauteur des grands. Boule-de-Neige, pacifique selon son habitude, portait les provisions.

Une heure et demie de cette allure tranquille nous amena jusqu'à l'avenue de la gare. En vue de la station, les divers groupes se rapprochèrent et nous entrâmes tous à la fois dans la salle d'attente. Une chaleur étouffante régnait dans la vaste pièce absolument vide et silencieuse. Où donc se cachait le chef de gare ?

— Il doit dormir, assura Hubert, qui connaissait à fond les habitudes de tout le village, et celles du chef de gare en particulier.

même.

— Venez, dit Hubert.

Et, délibérément, il ouvrit une porte de côté. Un bel éclat de rire annonça sa découverte. Il y avait de quoi rire, en effet, ainsi que nous en pûmes juger en pénétrant l'un après l'autre dans l'étroite pièce.

Près de la fenêtre, au fond d'un vaste fauteuil confortable, notre ami le chef de gare ronflait béatement.

En manches de chemise, sans col, la figure cuite de chaleur, la bouche entr'ouverte, il était si comique que le fou rire nous saisit.

A ce tapage, il se réveilla pour nous égayer encore davantage. Sa bouche, déjà à demi ouverte, s'ouvrit tout à fait ; ses gros yeux s'écarquillèrent de surprise. Du fond de son vaste fauteuil, il nous contemplait avec stupéfaction, sans remuer ni bras, ni jambes.

— C'est nous ! C'est nous ! répétait Jean au milieu des rires ; nous, les enfants de la Treilleraie, nous et nos amis Hubert et Marite.

Mais le brave homme ne sortait point de son ahurissement. Enfin, Riton, l'effronté, vint poser un doigt sur la main rougeaude du chef de gare.

— Ti dors encore, monsieur ? questionna-t-il de sa voix mutine.

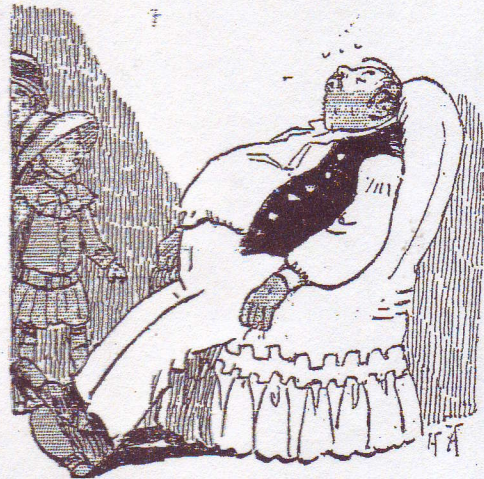
Cette fois, un bon sourire remit d'aplomb les traits contractés du brave homme.

— Ah ! bon, dit-il, ce sont mes petits amis du mois dernier. Quelle jolie visite !

Et, ravi, il enleva dans ses bras notre Benjamin.

(A suivre.)

ANDRÉ BRUYÈRE.



Le chef de gare ronflait.



Marite et Mimi s'attardaient en longs bavardages.

## Nous Habillons Bleuette.

### CAPELINE DE JARDIN

Il nous faut deux patrons : la passe et le fond.

Cette capeline sera faite en étoffe légère, mousseline à fleurettes, par exemple, tussor ou mousseline de soie ; mais la passe sera doublée d'un papier un peu ferme.

Décalez les deux patrons et, après les avoir découpés, posez celui de la passe sur le papier un peu ferme dont il est parlé plus haut et taillez. Sur cette passe de papier vous tendrez la mousseline en repliant, à l'envers, des bords assez larges que vous lacerez au moyen de fils jetés d'un bord à l'autre. Puis vous taillerez un autre morceau de mousseline de même forme que la passe et vous doublerez celle-ci pour que le lacis ne se voie pas.